Document généré le 16 avr. 2024 16:05

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Pour l'échangisme

Si la science m'était contée. Des savants en littérature de Jean-François Chassay. Éditions du Seuil, 303 p.

Pierre Popovic

Numéro 230, janvier–février 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61792ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2010). Compte rendu de [Pour l'échangisme / *Si la science m'était contée. Des savants en littérature* de Jean-François Chassay. Éditions du Seuil, 303 p.] *Spirale*, (230), 45–47.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

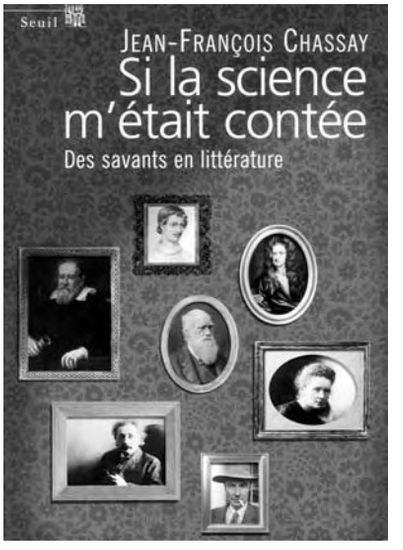
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pour l'échangisme

PAR PIERRE POPOVIC

SI LA SCIENCE M'ÉTAIT CONTÉE.
DES SAVANTS EN LITTÉRATURE de Jean-François Chassay
Éditions du Seuil, 303 p.



Depuis l'éclatement des Belles-Lettres et la grande crise romantique au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, la science et la littérature se sont séparées, non sans que des rapports de concurrence et de détestation réciproques se soient installés entre les thuriféraires des deux camps. Tout un temps la littérature bénéficia d'un prestige tel que le lettré et les « humanités classiques » en héritèrent une manière de précellence sur le matheux et les études scientifiques ou techniques. Cette précellence fut très tôt combattue puis battue en brèche par une science moderne se dotant progressivement de bases épistémologiques et méthodologiques solides et trouvant dans ses prolongements techniques et technologiques des preuves tangibles de son utilité sociale et de sa participation à l'amélioration du bien commun, même s'il n'échappait à personne qu'elle contribuait aussi à raffiner les pires machines de mort. Les choses se sont progressivement inversées au cours des cinquante dernières années jusqu'à conduire à une situation actuelle où les politiques éducatives, de la petite école à l'université, privilégient désormais la science et les « filières scientifiques », tandis que la culture en général et la littérature en particulier sont de plus en plus souvent tenues pour des vétustés pittoresques, des bibelots d'un autre âge. La domination du modèle scientifique est devenue si forte qu'elle a d'ailleurs contraint les littéraires à contribuer à l'affaiblissement de leur spécialité : les études littéraires sont désormais jugées selon des critères dits scientifiques et rédigées dans une langue où paradent des mots comme « protocole de lecture », « problématique » ou « hypothèse », ce dernier mot étant d'ailleurs utilisé bizarrement par les lettrés puisqu'ils désignent d'habitude pour hypothèse non une supposition tirée d'un acquis théorique antérieur, mais la thèse elle-même qu'ils vont développer dans les pages qui suivent. De là à dire que quatre-vingt-dix pour cent des études littéraires se donnant pour « scientifiques » sont des tautologies qui s'ignorent, il y a un pas qu'il vaut sans doute mieux ne pas franchir. Quoi qu'il en soit, les traces sont aujourd'hui nombreuses de ce renversement de précellence, la plus lamentable étant à l'actif du guignol qui règne aujourd'hui sur la France, une nation reconnue naguère encore pour être « littéraire », lequel blatéra avec sa morgue coutumière qu'il était idiot d'interroger sur *La princesse de Clèves* des candidats participant à un examen organisé par la fonction publique.

DU CHIFFRE À LA LETTRE, ET RÉCIPROQUEMENT

Dès sa thèse, publiée au Castor Astral en 1992 sous le titre *Le jeu des coïncidences dans* La vie mode d'emploi *de Georges Perec*, Jean-François Chassay s'est à la fois opposé au divorce de la science et de la littérature et au discrédit relatif dont cette dernière est l'objet dans l'espace public. Suivant les traces de chercheurs comme Michel Pierssens et Jean-Claude Guédon, ajustant sur sa lunette les objectifs de la sociocritique, Chassay n'a cessé de mettre en évidence les interactions nombreuses entre le scientifique et le littéraire. L'un se nourrit de l'autre, et vice versa, dans une relation qui n'est pas de « dialogue », mot qui ne veut rien dire quand on parle de disciplines de l'esprit, mais qui est une relation active, appuyée sur des mobilisations concrètes et partielles de moyens, voire quelquefois de fins. D'un côté des hypothèses, des méthodes, des équations, des images scientifiques peuvent fournir aux écrivains des ressources pour inventer (c'était le cas de Perec, c'est aussi celui de Chassay dans ses romans). L'écriture littéraire se permet depuis toujours de capter les écrits scientifiques et de les traiter comme des intertextes à dépenser librement, notamment en les corrélant avec des images, des idées, des récits qui n'ont rien de scientifique (Cervantès, Cyrano, Swift, Balzac donnèrent l'exemple). De l'autre, si le corridor est pris dans l'autre sens, force est de constater que la science est elle-même squattée par du littéraire, c'est-à-dire par un travail de retour sur le langage gouvernant la mise en forme scripturale de ses descriptions et de ses traités. Même le tout petit postulat d'Euclide a des traits poétiques. Dans « Par un point extérieur à une droite il passe une parallèle à cette droite, et une seule », le rejet des trois derniers mots donne si bien un tour romantique à la phrase qu'elle pourrait plaire à Musset en personne.

Dans son dernier ouvrage, Jean-François Chassay fait à nouveau fond sur cette

conception interactive du rapport entre science et littérature en se donnant un sujet de réflexion précis : la reprise et la transformation multiple de sept grandes figures de la science dans des fictions littéraires, mais aussi cinématographiques, historiques, informatiques, théâtrales. Que se passe-t-il quand le savant devient personnage ? quand il quitte le monde du laboratoire pour être livré en longue ou moyenne durée à l'imagination dans des livres qui racontent des histoires ? Pour l'auteur, *« [l]a science fait la science, la vulgarisation scientifique tente de l'expliquer, la fiction la met en scène »*. Fort bien. Mais l'essai démontre page après page que les mises en scène de la fiction sont plus souvent qu'à leur tour déroutantes, problématiques, inquiétantes, énigmatiques.

Compte tenu du point de vue adopté, il est très heureux que le respect de la chronologie conduise à commencer par Giordano Bruno, lequel mêlait savoir et imagination avec fougue et entrain. Les travaux du penseur napolitain sont en effet renommés pour la liberté stylistique et poétique qui y pavoise — un titre comme *Cabale du cheval pégaséen* est à lui seul tout un programme. Ses visions d'un monde infini, continu, unitaire appellent des régimes métaphoriques dont Victor Hugo lui-même semble s'être souvenu plus tard. Il y a certes dans cette hybridité de l'écrivain / savant un premier élément d'attraction, mais la fin tragique de Bruno, condamné au bûcher par l'Inquisition en 1600, compte davantage dans le fait qu'il a exercé une fascination durable sur les créateurs de toutes obédiences. Au fil des siècles, des modes, des régimes politiques, des idéologies, des développements du savoir, des mœurs et des pratiques sociales, sa personnalité est tirée dans tous les sens et devient malléable à merci. Chassay le fait voir en passant librement d'un texte à l'autre, d'une biographie légère à un travail d'historien, de remarques de Calvino aux Encyclopédistes, d'ouvrages didactiques à des récits et des romans. C'est du côté de ces derniers que se découvrent les dérives sémantiques les plus intéressantes et les plus complexes, par exemple dans une nouvelle de Brecht s'efforçant de sortir Bruno de la martyrologie pour souligner son ancrage dans les affaires du monde et la force de son éthique, dans un roman de Serge Filippini (*L'homme incendié*) incrustant le penseur et ses tendances holistes dans l'imaginaire renaissanciste, dans *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar dont le personnage de Zénon démarque et dédouble la figure de Bruno de manière à *« faire surgir un modèle idoine de la révolte à l'aube de la modernité scientifique »*. Ce mode de circulation entre les textes est reproduit dans chacun des chapitres du livre, ce qui lui apporte de l'air et donne une allure vive à la pensée.

SEPT FORTES TÊTES

Sept héros de la science forment le personnel de l'essai. Leur choix est justifié au préalable par le fait que chacun d'eux renvoie à un *« paradigme qui a révolutionné notre rapport au monde »* — cosmologie unitaire (Bruno), conceptions astronomiques (Galilée), gravitation (Newton), évolution (Darwin), radiation (Marie Curie), espace-temps (Einstein), fission nucléaire (Oppenheimer) —, mais *Si la science m'était contée* (je me serais volontiers contenté du sous-titre *Des savants en littérature*, plutôt que de devoir encaisser ce titre inutilement mignon) apporte *a posteriori* une légitimation plus forte au cortège réuni. Dans chaque cas de figure, les débats scientifiques auxquels ont participé, parfois à leur esprit défendant, Darwin et ses collègues d'un livre, sont *de facto* lestés d'affrontements idéologiques et de tensions socioculturelles débordant largement l'arène close des hypothèses et des théorèmes. La fiction littéraire fait son miel de ce débordement puisque, quand elle fait bien son travail, elle ouvre le rhétorique au sémiotique, le raisonnement à l'image, le monologisme au polyphonique, l'évidence à la conjecture, la réduction sur le seul savoir au foisonnement de l'existence. Quoique tous pourraient être ici cités, le chapitre consacré à Marie Curie est le plus éloquent à cet égard et le titre que lui donne Chassay, « Marie Curie, la femme de tous les transports », fait d'entrée de jeu allusion à la multiplicité des affects, valeurs, assertions, ragots, historiettes dont la lauréate des prix Nobel 1903 et 1911 fut l'orthocentre et souvent la victime. Sur son icône se sont projetés des éclats des fantasmatiques sociales successives, de son vivant jusqu'à nos jours : les récits et les discours développent à son sujet une véritable hystérisation pathétique prenant tour à tour des couleurs morales (autour de sa vie amoureuse et de sa liaison avec Paul Langevin, homme marié et ex-élève de Pierre Curie), racistes (elle est et demeure longtemps « l'étrangère »), sexistes, politiques, philosophiques. L'autre image, celle d'une sainte laïque ou d'une Jeanne d'Arc des temps positifs, cultivée entre autres par Marie Meloney ou par Susan Quinn, n'est qu'une simple inversion qui ne change rien à l'affaire. Chassay le démontre avec force : ce qui ne cesse de faire problème pour un imaginaire moderne oscillant nerveusement entre la réduction haineuse des individualités singulières et la sublimation béate de leur version abstraite, c'est qu'elle soit *« femme, immigrante, ambitieuse et intelligente »* et qu'elle ait été en prise sur la vie concrète avec toute la vigueur dont elle était capable. La *persona (Marie Curie)* mise en fiction par les scripteurs est ainsi toujours peu ou prou au centre d'une crise symbolique toujours recommencée, enchevêtrant les polarisations et les métonymies idéologiques, dont les principales en l'occurrence opposent l'individu au groupe, la femme au masculinisme, la science aux médias. Le grand mérite du livre de Chassay, et qui lui donne son unité, est de montrer que de semblables crises symboliques constamment remotivées et resémantisées apparaissent à chaque coup dans la nébuleuse imaginaire entourant les sept savants rassemblés : contradictions entre l'imaginaire savant et la croyance pour Bruno, crise du regard et de la représentation pour Galilée, duel aporétique entre la raison et l'attrait pour la surréalité chez Newton, débats sur la conception de l'origine et la définition de l'espèce humaine pour Darwin, affrontements sur le concept de conscience de soi et sur la perception de l'espace-temps chez Einstein, crise de la responsabilité morale et scientifique pour Oppenheimer. Cependant, l'examen attentif du déploiement de ces crises dans des répertoires de fictions permet aussi de montrer que le pouvoir — politique, religieux et / ou militaire selon les cas — tente systématiquement de les instrumentaliser afin de mettre au pas ces personnalités fortes, souvent réfractaires à ses diktats.

AUTHENTIQUES, MAIS FICTIFS

Si la science m'était contée a nombre de qualités et touchera des lecteurs très différents, qu'ils soient littéraires, scientifiques ou simplement curieux. L'écriture

est souple, a souvent la vivacité de l'essai, hormis dans le chapitre d'introduction, où le lecteur sent bien qu'un désir de théorisation sur les rapports complexes de l'histoire, de la fiction et de la biographie n'a pu être ni abandonné ni satisfait totalement, en sorte qu'il y en a trop ou trop peu. Dans le reste de l'ouvrage, la mesure est bonne. Au fil des pages on apprend une kyrielle de choses sur des gens, des textes, des débats, sur le logo de la compagnie Apple comme sur les marottes de Darwin, sur le vélo de Marie Curie ou sur le chapeau d'Oppenheimer, sur les réparties coupantes des uns et des autres et sur les bons ou derniers mots presque toujours apocryphes comme il se doit. Le ton de l'ensemble est heureux. Chassay propose à son lecteur un pacte de complicité, dans lequel l'impératif de la première personne du pluriel — *« Passons à… », « Prenons l'exemple de… », « Commençons par… »* — joue un rôle important et subtil, à la fois d'invitation à la promenade intellectuelle et de reprise en mode léger de l'énonciation scientifique. Les lectures des textes passés en revue sont à la fois précises et synthétiques, ce qui a dû demander un travail de Romain, car ces textes sont nombreux, variés, assez souvent sournois. Il reste parfois deçà delà un doute sur les jugements portés sur ces textes. Non qu'ils soient malvenus, au contraire : l'esprit critique est au cœur d'un essai de ce genre, et l'auteur retrouve fréquemment au détour d'un paragraphe l'escrime qu'il pratiqua autrefois ici même quand il tenait une chronique littéraire sur le roman. Mais c'est leur fondement qui pose ici et là question : quelquefois, rien d'autre ne soutient le jugement porté sur telle ou telle représentation du savant qu'un noyau biographique donné pour « authentique » *(« Après ces œuvres diversifiées qui permettent de rencontrer l'authentique Oppenheimer […] »)* ou simplement posé comme allant de soi. Si je lis bien, dans l'esprit de l'auteur, les fictions intéressantes sont celles qui élaborent ou extrapolent des versions plausibles de la personnalité des sept savants ou de leurs actes à partir de ce noyau dur. Soit, mais qui a décidé de la vérité ou de l'authenticité de ce dernier ? comment et pourquoi ? relève-t-il d'une conviction intime ? d'une légitimité accordée à certains témoins et, si oui, lesquels et pourquoi eux ? d'une confrontation de documents de première main ? Il y a là un point de critique historique ou un *a priori* qu'il aurait fallu justifier, même dans un essai. J'aurais trouvé bon également que l'une au moins des figures retenues soit extérieure à l'Occident (voir par exemple les mathématiciens arabes ou persans dans les romans de Denis Guedj, dont les héros véritables sont les concepts scientifiques eux-mêmes). Mais ces éléments de critique n'enlèvent rien à un excellent livre qui gagne hautement le pari qui a gouverné son projet : démontrer que la science et la littérature sont culturellement échangistes, au nom du Verbe, du Chiffre et du Vif-Esprit.

ESSAI

Lire l'espace

PAR GUILLAUME ASSELIN

LA GÉOCRITIQUE. RÉEL, FICTION, ESPACE
de Bertrand Westphal
Minuit, 304 p.

L'espace a décidément la cote, ces derniers temps : on ne compte plus le nombre de publications qui lui sont consacrées, et ce en de multiples domaines. Je pense à l'engouement suscité par la « *géopoétique* » de Kenneth White ou la « *géophilosophie* » de Deleuze et Guattari, aux réflexions d'Augustin Berque sur « *l'écoumène* » et les « *milieux humains* », aux travaux de Marc Augé, de Didi-Huberman ou de Paul Audi sur le « *non-lieu* », qu'il soit envisagé sous l'angle de l'anthropologie, de l'histoire de l'art ou de la philosophie, aux méditations consacrées à l'espace urbain et à l'architecture. Foucault n'observait-il pas, en 1984, dans « Des espaces autres », que si le XIX^e^ siècle avait été obsédé par l'Histoire, l'époque contemporaine serait essentiellement une ère de spatialisation ? On en vient même à parler de « *spatial turn* » ou de « tournant géographique », comme jadis on parlait de « *linguistic turn* » afin de caractériser la révolution structuraliste. L'ouvrage de Bertrand Westphal se distingue cependant par le caractère